

PEC
5594632 KETUB
Nov. 1994

UN
BOURGEOIS DE ROME

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'ODÉON
le 15 novembre 1845.

1.

PERSONNAGES

ACTEURS.

HENRI MILLER.

NICOLO RIENZI, riche bourgeois romain.

ASTOLFO, son fils.

FIAMMETTA, sa fille.

BIANCA, orpheline noble élevé chez Rienzi.

FABIO, valet.

MM. JOURDAIN.

MAUZIN.

MONJAUSE.

M^{mes} MARTHE LETESSIER.

ÉDITH ARNOULD.

La scène se passe à Rome en 17... dans la maison de Rienzi.

UN BOURGEOIS DE ROME

Un salon très riche et très orné : style Louis XV italien. — Grande porte au fond. — Portes latérales. — Dans un pan coupé, à droite de l'acteur, une fenêtre à terrasse. — A gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

FIAMMETTA, BIANCA.

Fiammetta est assise près de la table et tient un livre; Bianca entre à droite.

BIANCA.

Fiammetta !

FIAMMETTA.

Bianca ! Est-ce que mon père t'a fait aussi mander ?

BIANCA, gaiement.

Eh ! sans doute, mon cher tuteur vient de faire prier en cérémonie la signora Bianca de se rendre dans ce salon, si toutefois la signora n'avait point d'autres projets. La signora n'a pas d'autres projets et la voici.

FIAMMETTA.

Comment ! tu ris, Bianca ?

BIANCA.

Comment ! tu soupIRES, Fiammetta ! tu ne soupçonnes donc pas quel peut être l'objet de cette convocation solennelle ?...

FIAMMETTA.

Au contraire, c'est parce que je le soupçonne. Il s'agit, sois-en sûre, de quelque chose de triste.

BIANCA.

Moi, je gage qu'il s'agit de quelque chose de gai !

FIAMMETTA, avec mystère et terreur.

Il faut que nous n'ayons pas la même idée, en ce cas écoute, moi, je crois qu'il va être question de mariage !

BIANCA, gaiement.

Justement, c'est mon idée !

FIAMMETTA.

Et cela ne t'effraie pas ?...

BIANCA.

Mais, pas étonnamment.

FIAMMETTA, la menaçant du doigt.

Ah ! Bianca, c'est qu'il y a quelqu'un que tu ne serais fâchée d'épouser.

BIANCA, de même.

Ah ! Fiammetta, c'est qu'il y a quelqu'un que tu serais très fâchée de ne pas épouser ! Mais pour ce qui me regarde, tu te trompes ! je n'aime personne... d'amour.

BIANCA.

Menteuse ! (Vite et à demi-voix.) Veux-tu que je te dise où tu l'as vu hier ?...

FIAMMETTA, vivement.

Chut ! Faut-il te dire où tu lui as parlé ce matin ?...



ASTOLFO, en dehors.

Mais, mon père...

BIANCA.

Silence !

Les deux jeunes filles se serrent la main.

SCÈNE II

LES MÊMES, NICOLO et ASTOLFO entrant par le fond.

ASTOLFO.

Je vous jure, mon père !

NICOLO.

Taisez-vous ! encore une fois, mon fils Astolfo, taisez-vous ! vous êtes le bavard le plus inconsidéré des États romains ! De mon temps, les jeunes gens ne commençaient de parler qu'à l'âge de trente ans, et il se disait dans le monde moitié moins de sottises qu'aujourd'hui. (Fabio et un autre laquais approchent des sièges.) Asseyez-vous, mes enfants, je trouve bon de vous réunir cette après-dînée en conseil de famille, et de prendre votre avis au sujet de plusieurs événements désagréables qui m'arrivent coup sur coup. Asseyez-vous donc. (A Astolfo qui s'assoit près de Bianca.) Près de votre sœur, Astolfo, près de votre sœur.

Astolfo s'assied à la gauche de Fiammetta, qui elle-même est à la gauche de son père. Bianca est à la droite de Nicolo.

FIAMMETTA.

Qu'est-ce, mon père ?

BIANCA.

Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

NICOLO.

Je suis péniblement affecté. Je suis le jouet d'un étonnant caprice du sort.

ASTOLFO, se levant vivement.

Quelqu'un vous aurait-il manqué de respect, mon père?...

NICOLO.

Asseyez-vous, jeune fou. C'est vous qui me manquez de respect en m'interrompant. Oui, mes enfants, oui, Bianca, je suis personnellement en butte aux tracasseries de la fortune. Jugez-en : j'ai deux enfants que j'aime de tout mon cœur, et une fille d'adoption qui ne m'est pas moins chère.

BIANCA.

Monsieur ! mon bien-aimé tuteur...

NICOLO.

Vous êtes tous trois en âge d'être établis avec convenance ; aussi en ai-je pris souci dès longtemps. Je ne fais autre chose que de rêver nuit et jour à votre triple hyménée. Que m'arrive-t-il sur ces entrefaites ? le sort m'offre une occasion de vous marier tous trois en même temps de la façon la plus brillante du monde !

BIANCA.

Permettez-moi de vous dire, mon tuteur, que je ne vois pas bien d'abord ce que cet accident a de si effroyable, au moins pour vous !

NICOLO.

Vous allez le comprendre, espiègle ; le parti qui se présente pour vous, Bianca, ne laisse rien à souhaiter, quant aux avantages positifs, à la condition sociale et à la fortune du prétendant. Pour le moral, il y aurait beaucoup à dire ; mais il ne me convient pas d'en parler, puisqu'il s'agit de mon fils Astolfo, ici présent.

BIANCA, baissant les yeux.

Astolfo !

FIAMMETTA.

Mon frère !

ASTOLFO, qui s'est levé brusquement.

Mais, mon père...

NICOLO.

Veillez vous asseoir, Astolfo. Oui, Bianca, ce jeune homme a l'indiscrétion de vous aimer de la façon dont il fait toutes choses, je veux dire comme un fou. Je vous supplie donc, Bianca, de lui déclarer que vous vous sentiriez une vive répugnance à lui donner votre main.

BIANCA, avec une gaieté timide.

Ne pourriez-vous, monsieur, me commander de lui déclarer quelque autre chose, s'il vous plaît ?

ASTOLFO, se précipitant.

Mon père, vous voyez !

NICOLO.

Ne pouvez-vous rester en place, mon fils ? Quoi ! Bianca, vos vœux ne seraient pas contraires à cet hymen ?...

FIAMMETTA.

Mon père, je prends sur moi de vous l'assurer.

NICOLO.

Sainte Vierge ! Ainsi, vous vous aimez ? jamais union ne se présenta mieux assortie ! se rencontra-t-il jamais, je vous le demande, un tel concours de circonstances, pour accabler un malheureux père ?...

TOUS, riant.

Mais, mon père, comment cela ?

NICOLO, se levant.

Un homme, contre lequel le souhait de mon cœur ne

saurait prévaloir, met à cet hymen une opposition invincible !

ASTOLFO, portant la main à son épée.

Le nom, le nom de cet homme, mon père !

NICOLO.

Cet homme, jeune tête, c'est votre aïeul, l'illustre Garbrino Rienzi, le tribun. Écoutez, mes enfants : c'est un principe dont nous ne nous sommes jamais départis dans notre famille, que le sang du tribun Rienzi ne doit pas être mêlé à du sang noble. Nous fûmes et nous serons toujours plébéiens. Or, le père de Bianca, excellent homme du reste, était noble. J'en suis fâché pour lui, mais il l'était. Vous ne pouvez épouser sa fille.

ASTOLFO.

Mais, mon père, je la prends malgré cela.

NICOLO.

Silence ! mon fils. Dieu tout-puissant ! Voilà un enfant qui, si je n'avais vécu, eût été capable d'épouser une fille de roi ! Mais ce n'est là, mes enfants, qu'un de mes chagrins. Dans le moment qu'Astolfo me faisait sa malheureuse confidence, je recevais la nouvelle qu'un étranger d'une haute distinction devait se présenter ce soir chez moi et m'offrir pour ma fille une illustre alliance.

FIAMMETTA, à part, avec joie.

C'est lui ! (Haut à son père qui l'a regardée.) Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! mon père !

NICOLO.

Sans doute, c'est un malheur ! car bien que la lettre n'en parle pas, je crains qu'il n'y ait encore de la noblesse dans cette affaire, et de cette façon, j'ai la douleur bien sensible de voir manquer en un seul jour le mariage de mes trois enfants, objet constant de mes rêves !

ASTOLFO.

Mon père, nous en mourrons, Bianca et moi ; n'est-ce pas, Bianca ?

BIANCA.

Oui, mon tuteur !

FIAMMETTA.

Et moi aussi, mon père !

NICOLO.

Mais il me vient une idée. Consolez-vous, mes enfants. Si le prétendant à la main de ma fille est noble, je ferai en sorte que, du moins, il épouse Bianca, ma pupille.

ASTOLFO.

Et moi, j'enlèverai Bianca à la barbe du prétendant.

NICOLO.

Et moi, jeune débauché, je vous ferai enlever et emprisonner pour les dix mille écus que vous perdités au jeu hier soir et que je n'ai pas encore payés !

FIAMMETTA.

Mais, mon père, je ne pourrai pas épouser mon frère Astolfo, moi !

NICOLO.

C'est vrai, elle ne pourra pas épouser son frère... Grand Dieu ! où avais-je l'esprit quand il me vint en tête d'avoir des enfants ! Mais, silence, tous ! je crois avoir entendu le bruit d'un carrosse, cet étranger, sans doute. Je l'attends à cette heure.

Un domestique en riche livrée ouvre les deux battants de la porte, et annonce :
Monsieur Henri Miller !

FIAMMETTA, à part.

Je ne me trompais pas !

NICOLO.

Henri Miller ! Dieu soit loué ! il n'est pas noble ! Allez,

mes filles, et vous, Astolfo, restez. Il n'est pas noble, Dieu soit loué !

Fiammetta et Bianca sortent à gauche. Miller entre par le fond.

SCÈNE III

NICOLO, ASTOLFO, MILLER.

NICOLO.

Monsieur Miller, soyez le bienvenu. Veuillez vous asseoir ! C'est mon fils Astolfo, monsieur. Vous m'avez demandé, monsieur, si je serais disposé à marier ma fille dans le cas où un parti convenable se présenterait pour elle. Monsieur, je vous réponds : j'y suis tout disposé. Mais monsieur Miller, tout étranger qu'il soit à Rome, ne peut ignorer qu'un parti convenable pour la fille de Nicolo Rienzi, doit se recommander par de brillants avantages.

MILLER.

Je le sais, monsieur.

NICOLO.

Vous me charmez, monsieur : vous savez donc que la fille de Nicolo Rienzi ne saurait épouser, sans prêter au ridicule, un homme qui lui apporterait moins d'un million d'écus de revenus.

MILLER.

Monsieur, je le sais.

NICOLO.

Fort bien, monsieur. De plus, quoique ce point ne soit pas absolument indispensable, je souhaiterais que le mari de ma fille, outre les valeurs courantes, eût quelque bien au soleil, ne fût-ce que quinze ou vingt lieues de terrain,

en prairies et terres labourables, ou même vignobles, suivant le climat.

MILLER.

Il les aurait, monsieur.

NICOLO.

J'en suis ravi. Je mets de côté la religion, faisant profession d'être fort tolérant. Je ne parlerai pas, enfin, des avantages physiques, car votre air me paraît de ceux qui ne déplaisent pas, et je suppose qu'il s'agit de vous, monsieur Miller ?

MILLER.

Pour cette fois, monsieur, j'ai la mortification de vous avouer que vous êtes dans l'erreur.

NICOLO.

Comment ?

MILLER.

Oui, monsieur, je ne suis ici que l'interprète d'un homme plus favorisé que moi de la fortune.

NICOLO.

Tant pis, sur mon âme, tant pis. Je me vois forcé en ce cas de vous adresser une nouvelle question. Le prétendant à la main de ma fille serait-il noble de sa naissance ?

MILLER.

On ne peut davantage, monsieur.

NICOLO, lui serrant la main.

Cela suffit, monsieur, ma fille n'est pas pour lui !

MILLER.

Pardonnez mon étonnement, monsieur ; le motif de ce refus est bizarre.

ASTOLFO.

Ah ! monsieur, nous descendons de Gabrino Rienzi, le tribun. Si vous me dites que vous en êtes fâché, je suis

de votre sentiment, nous ne nous querellerons point là-dessus.

NICOLO.

Ce jeune fou, tout en manquant d'égards à son nom, a dit la vérité, monsieur Miller. Gabrino Rienzi, le tribun, est notre aïeul, et cette descendance nous impose l'obligation de ne contracter aucune alliance patricienne.

MILLER.

Quoi ! monsieur ?...

NICOLO.

Brisons là, monsieur Miller. Toutefois, je serais désolé que votre démarche fût absolument infructueuse. Je suis le tuteur d'une jeune fille noble, la signora Bianca ; elle a été élevée avec ma fille, et je puis dire, la noblesse à part, qu'elle ne lui cède en rien : permettez-moi de vous la présenter. (Il appelle.) Fabio !... (Fabio entre.) Dites à la signora Bianca qu'elle m'obligera fort si elle veut bien se rendre près de moi.

Fabio sort.

MILLER.

Mais...

NICOLO.

Monsieur Miller, vous pourrez dire à votre ami, je m'en assure, qu'il ne perdrait rien au change !

ASTOLFO.

Monsieur Miller, vous pourrez dire à votre ami, que s'il ne veut pas avoir affaire à Astolfo Rienzi, ce qui signifie dans Rome avoir la gorge coupée avant que de s'être mis en garde...

NICOLO.

Mon fils, mon fils Astolfo !

MILLER.

Mon Dieu, ce débat est superflu, messieurs ; c'est à

votre fille seule, seigneur Rienzi, que s'adressaient les vœux du prince, mon maître.

NICOLO.

Le prince, votre maître !

ASTOLFO, bas, à son père.

Le prince, son maître, mon père !

MILLER.

Son Altesse, le prince régnant d'Oppenheim, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire. Le prince était à Rome, le mois dernier.

NICOLO.

Je l'ai ouï dire !

MILLER.

Il a vu votre fille, seigneur Rienzi, chez la princesse Colonna, et s'en est vivement épris !

NICOLO.

De ma fille ? Son Altesse ?

MILLER.

Sachant l'état considérable où vous êtes dans le monde, le prince n'a pas hésité à s'allier avec votre famille, et j'étais venu avec tous les pouvoirs nécessaires pour épouser la signora Fiammetta, au nom de Son Altesse, si votre seigneurie ne se fût point montrée plus fière de son aïeul le tribun que mon maître ne l'est de son grand-oncle l'empereur.

NICOLO.

Son grand-oncle l'empereur !

ASTOLFO, bas, à son père.

L'empereur !

NICOLO.

Eh ! dites-moi, monsieur le secrétaire ; le prince d'Oppenheim est-il prince souverain ?

MILLER.

Absolument, monsieur !

NICOLO.

Mais là, ayant des États ?

MILLER.

Sans doute, aussi étendus que ceux de l'électeur de Saxe !

ASTOLFO, *bas.*

Que ceux de l'électeur de Saxe, mon père !

NICOLO.

Oui-da ! Et il a, n'est-ce pas, des sujets dans ses États ?

MILLER.

Apparemment !

ASTOLFO, *bas.*

Des sujets !

NICOLO.

Et une armée ?

MILLER.

Oui, certes, pour les défendre !

ASTOLFO.

Une armée, mon père !

MILLER.

Mais je ne veux pas, seigneur Rienzi, abuser plus longtemps...

NICOLO.

Permettez, monsieur Miller... (Il appelle.) Fabio ! (Fabio entre.) Avez-vous averti la signora Bianca ?

FABIO.

Elle se rend près de sa seigneurie.

NICOLO.

Allez vite, Fabio, lui présenter mes excuses ; dites-lui que c'était à ma fille Fiammetta que je voulais parler. (A part.) Ce qui m'embarrasse c'est de revenir sur ce que j'ai dit, sans avoir l'air d'une girouette. (Haut, à lui-même.) Il est véri-

tablement impossible que la petite-fille d'un tribun épouse le petit-neveu d'un empereur ! cela choque toutes les idées reçues.

MILLER.

Sans doute. On pourrait dire à cela, il est vrai, que rien ne ressemble plus à un empereur qu'un tribun, que ces extrêmes se touchent, que si votre aïeul Rienzi eût poussé plus loin sa carrière, vous seriez, selon les apparences, de race royale, car on a toujours vu les tribuns fonder des dynasties... quand ils l'ont pu. Mais il est de fait que vous pensez autrement, et vous pouvez avoir raison.

NICOLO.

Peste ! monsieur le secrétaire, comme vous raisonnez ! vous faites voir les choses du côté que vous voulez !

MILLER.

Enfin, seigneur Rienzi, une chose qui vous touchera sensiblement, c'est que le prince est catholique.

NICOLO.

Catholique ! Ah ! vive le ciel ! que ne le disiez-vous tout de suite ?... Nous sommes sauvés, Astolfo ! le prince est catholique !

SCÈNE IV

LES MÊMES, FIAMMETTA.

NICOLO.

Approchez, Fiammetta. Vous me voyez, ma fille, dans un ravissement incomparable, le prince est catholique ! C'est-à-dire, j'ai fixé la roue de la fortune avec un clou d'or : en d'autres termes, je vais vous marier d'une façon digne de vous !

FIAMMETTA.

De quelle façon, mon père?

NICOLO.

Patience, ma fille! Je vous avais annoncé la visite de monsieur, vous avez eu le temps d'y faire réflexion. Eh bien! que vous en semble?

FIAMMETTA.

A votre guise, mon père.

NICOLO.

A votre guise, mon père, n'est pas une réponse. Le mariage vous répugne-t-il?

FIAMMETTA, après avoir regardé Miller, fait la révérence à son père.

Non, mon père.

NICOLO.

Embrassez-moi, Fiammetta, vous serez donc princesse souveraine, en dépit de l'envie.

FIAMMETTA.

Princesse?...

NICOLO.

Oui, ma fille. Monsieur vient pour vous épouser au nom de Son Altesse le prince d'Oppenheim, son maître et mon futur gendre!

MILLER, la saluant.

Oui, signora.

FIAMMETTA.

Ainsi, monsieur est amoureux de moi, au nom du prince, son maître?

MILLER, la saluant.

Oui, signora.

NICOLO.

Cela ne vous charme-t-il pas?

FIAMMETTA.

Tout à fait! Mais excusez-moi, mon père, je refuse.

NICOLO.

Fiammetta, au nom du ciel! par tous les saints! à quoi pensez-vous?

FIAMMETTA.

A notre aïeul le tribun, mon père!

MILLER.

Permettez, signora; nous venons de reconnaître qu'il était noble, sinon de fait, au moins de cœur!

NICOLO.

Cela est vrai; il avait des instincts aristocratiques.

ASTOLFO.

Qui se seraient développés tôt ou tard.

NICOLO.

Sans doute.

FIAMMETTA.

Excusez-moi, mon père et mon frère, mais je suis née bourgeoise, je mourrai bourgeoise.

NICOLO.

Ma fille, cela est d'un petit esprit!

MILLER.

Seigneur Nicolo, je souhaiterais d'entretenir un instant la signora; je crois que je la ferais changer de sentiment.

NICOLO.

J'en doute, monsieur le secrétaire, car je vois bien qu'elle a pris, comme feu sa mère, le parti de me faire mourir de chagrin!

ASTOLFO.

Songez, ma sœur, que votre mariage avec le prince ferait le bonheur de Bianca et le mien. Car, après cet

antécédent, mon père n'aurait plus aucune raison de contrarier notre amour.

NICOLO.

Cela est certain.

ASTOLFO.

Vous ignorez peut-être, ma sœur, que le prince d'Oppenheim passe pour le plus bel homme de toute l'Allemagne. Dites-le-lui, monsieur le secrétaire.

MILLER.

Seigneur Nicolo, vous plairait-il d'examiner mes lettres de créance? j'ai donné l'ordre qu'on les tint à votre disposition.

NICOLO.

Soit! soit! (le prenant à part.) Monsieur, parlez-lui de l'armée, du prince, de ses vassaux, des diamants de sa couronne, je vous en conjure. — Ma fille, vos opiniâtres préjugés seront mortels à votre père!

Nicolo et Astolfo sortent.

SCÈNE V

FIAMMETTA, MILLER.

MILLER.

Signora Fiammetta!

FIAMMETTA.

Monsieur le secrétaire!

MILLER.

Je suis pénétré d'étonnement, signora.

FIAMMETTA.

C'est ce qui m'arrive de mon côté, monsieur.

MILLER.

Ne m'avez-vous pas dit hier, quand je vous demandais votre agrément pour me présenter chez votre père, que vous me le donniez?

FIAMMETTA.

Je l'ai dit.

MILLER.

Ne saviez-vous pas qu'il ne pouvait être question que de votre mariage?...

FIAMMETTA.

Je vous faisais l'honneur de le penser.

MILLER.

N'avais-je pas quelque droit d'espérer que vous y consentiriez?

FIAMMETTA.

Sans doute.

MILLER.

Et vous refusez, signora?

FIAMMETTA.

Je refuse.

MILLER.

Depuis deux mois, signora, que j'épie toutes les occasions de vous voir et de vous parler... vos yeux et vos lèvres mêmes m'avaient donné lieu d'attendre un autre succès de mon ambassade.

FIAMMETTA.

Cela se peut.

MILLER.

Ai-je eu le malheur de vous offenser en quelque point?

FIAMMETTA.

Nullement.

MILLER.

Ne vous aurais-je pas témoigné assez vivement l'amour ardent qu'on a pour vous ?

FIAMMETTA.

Vous vous en êtes bien acquitté.

MILLER.

Quelle raison, signora, donnerai-je donc au prince de vos refus ?

FIAMMETTA.

Celle qu'il vous plaira.

MILLER.

Allez, signora, je ne m'y tromperai pas ! sous votre ciel, les amours sont précoces et rapides, et le plus long ne vit que ce que vivent les caprices ! Je lui dirai, signora, que vous en aimez un autre.

FIAMMETTA.

Vous lui direz la vérité. (A part.) Quel supplice !

MILLER.

La vérité !

FIAMMETTA.

Oui, monsieur, et si vous voulez la lui dire tout entière, vous lui direz que ce rival que j'ai aimé en sa place, je ne l'aime plus, tant je suis Italienne, monsieur, et tant nos amours durent peu ! que je le hais enfin, autant que lui ; car je le hais de toute mon âme votre prince, sans savoir pourquoi.

MILLER.

Ce rival, vous l'avez aimé ?

FIAMMETTA.

Oui, je l'ai aimé ! peu m'importe que votre prince ou

qui que ce soit le sache ; car tout est fini pour moi, maintenant, et c'est au monde que je fais mes adieux, en vous les faisant, monsieur le secrétaire !

MILLER.

Signora !...

FIAMMETTA.

Je l'ai aimé !... oui, je l'ai aimé quand je l'ai vu attaché fidèlement à mes pas, à toute heure, en tout lieu, devinant la rue par où je devais passer, l'église où j'allais prier ; quand j'ai senti sa main trembler en froissant la mienne, quand j'ai entendu sa voix si calme, si fière, si assurée avec tous, s'émouvoir et balbutier en me parlant, et je l'ai haï enfin, non parce que je suis Italienne, mais parce que je suis femme, quand il est venu me dire : Cette voix et cette main qui tremblaient, c'était la voix, c'était la main de Son Altesse le prince, mon maître.

Elle va pour sortir.

MILLER, la retenant.

Fiammetta ! restez... oui, c'est ma main qui tremble en pressant la vôtre, c'est ma voix... c'est mon cœur qui vous disent : Je vous aime ! je vous aime, Fiammetta !

FIAMMETTA.

Monsieur, mais qui trompez-vous donc ici ?

MILLER.

Fiammetta ! je ne vous trompe pas ! je vous aime ! Qui je trompe ? Hélas ! c'est moi seul ! C'est à moi, n'est-ce pas ? que j'ai préparé d'amères déceptions en osant vous aimer ! La route où je me suis engagé, Fiammetta... conduit à un abîme ; mais il fallait y passer pour vous voir, et je m'y suis jeté ! Que m'importe le reste ? Ce que j'avais demandé au hasard, le seul dieu de ceux qui aiment sans espoir, le hasard me l'a donné... Je vous ai vue.. vous m'avez écouté... vous m'avez aimé !

FIAMMETTA.

Monsieur!

MILLER.

Laissez-moi me souvenir que vous m'avez aimé, Fiammetta, une heure, un instant peut-être, par pitié, n'importe! ce souvenir est tout ce qui me reste... laissez-le-moi; ne sais-je pas bien que vous ne m'aimez plus?

FIAMMETTA.

Mais le prince! mais ces lettres! cette mission!

MILLER.

Je n'ai dit à votre père que la vérité! Que Dieu me pardonne de n'avoir pu faire mon devoir jusqu'au bout; mais à qui la faute, Fiammetta? et ne fallait-il pas être insensé pour croire que j'interrogerais froidement la première rougeur de ce front, la première émotion de ces yeux, et que mon cœur n'en garderait pas pour lui seul les charmantes réponses! car ils ne me disaient pas alors que vous me haïssiez!...

FIAMMETTA.

L'ai-je dit?...

MILLER, tombant à genoux et lui baisant la main.

Non, non, Fiammetta, puisque vous l'avez oublié!...

Nicolo entre par le fond. — Moment de confusion des deux jeunes gens et de surprise, qui se termine en une vive satisfaction de la part de Nicolo; Miller se relève et fait un grand salut à Fiammetta, qui lui fait une révérence.

SCÈNE VI

LES MÊMES, NICOLO.

NICOLO.

Il me paraît, monsieur le secrétaire, que les affaires de Son Altesse sont en bon chemin.

MILLER.

Vous m'avez trouvé, seigneur Nicolo, rendant hommage à ma souveraine.

NICOLO.

Quoi! ma fille! est-il vrai?

FIAMMETTA.

Mon père!

NICOLO.

Oh! on dira ce qu'on voudra; mais voilà un grand prince que celui qui sait placer son amour, ma fille, sa confiance, monsieur Miller, avec tant de discernement!

FIAMMETTA, à part.

Pauvre père!

NICOLO.

Dites-moi, monsieur : le prince a-t-il, en ce moment, un surintendant des finances?

MILLER.

Non, la place est vacante, seigneur Rienzi.

NICOLO.

Le ciel en soit loué! ma Fiammetta, ce sera donc à moi maintenant de vous respecter; ma fille, que votre père soit le premier à vous saluer princesse. (Il incline le genou et lui baise la main.) Non pour Fiammetta, mais pour Son Altesse.

MILLER, baisant l'autre main, à demi-voix.

Non pour Son Altesse, mais pour Fiammetta.

NICOLO.

Monsieur le secrétaire, je vous ai fait préparer un appartement : dans un instant, j'irai, sans façon, si vous le permettez, heurter à votre porte et vous soumettre un contrat que je viens de dresser à la hâte. (A sa fille.) Princesse, il se fait tard. (Il lui offre la main.) Monsieur le secrétaire...

Ils sortent.

SCÈNE VII

MILLER, seul.

Y a-t-il donc au monde une femme qui aime mieux son amour qu'une couronne, et qui se soucie plus d'être aimée par un seul que d'être adorée par mille? Si cette femme existe, et si c'est Fiammetta! Mais quoi! est-ce possible! si belle et prête à donner tout cela ainsi pour rien, pour de l'amour! au fait... me l'a-t-elle dit? avant mon aveu, oui, sans doute, dépitée peut-être qu'un homme fût demeuré insensible auprès d'elle! mais ensuite, quand elle a su ce qu'elle voulait savoir... rien... plus un mot... et maintenant son père lui fait briller aux yeux les présents de l'Altesse. Il éveille cette vanité qui dormait peut-être encore dans sa jeune âme. Il faut que je la voie, il faut que je lui parle encore ce soir! Qui sait, hélas! quels conseils lui porteraient les rêves de sa nuit... si le dernier souvenir qui lui demeurât de cette soirée était celui de la corbeille du prince! Je l'aime trop déjà pour ne pas aider un peu à sa vertu! (Il s'approche de la table et écrit en parlant.) Vanité! seule ambition des femmes, j'ai toujours vu que tu mêlais quelque chose de décevant à leurs plus charmants entretiens, comme à leurs plus rares dévouements! (voyant Bianca.) Quelle est cette belle enfant? Ah! cette orpheline, sans doute...

SCÈNE VIII

MILLER, BIANCA.

BIANCA, s'arrêtant intimidée.

Ah! excusez-moi, monsieur... je cherchais... je croyais trouver...

MILLER, souriant.

Il n'est pas ici, signora.

BIANCA, vivement.

Oh! ce n'était pas Astolfo que je cherchais... c'était mon tuteur.

MILLER, souriant.

Voilà un Astolfo qui me paraît bien heureux qu'on ne le cherche pas... de cette façon-là. Eh bien! charmante signora, puisque vous ne le cherchiez pas, je vais vous dire ce que vous veniez lui demander.

BIANCA, riant.

Monsieur, vous m'obligerez beaucoup!

MILLER.

Vous vouliez savoir à quel point en est le mariage de la signora Fiammetta, duquel dépend celui d'un certain Astolfo et d'une certaine signora.

BIANCA.

Peut-être... qui sait?...

MILLER.

Or, le mariage de la signora Fiammetta avec le prince est assuré.

BIANCA.

Est-il vrai?

I.

2

MILLER.

Oui, si la signora Bianca, je crois, veut bien se charger de remettre à l'instant et secrètement ce billet à la fiancée de Son Altesse.

Il lui fait prendre le billet, salue et se retire promptement.

SCÈNE IX

BIANCA, seule, regardant le billet.

Un billet d'amour est une jolie chose! la jolie chose qu'un billet d'amour! A la fiancée de Son Altesse, à l'instant et secrètement... Pourquoi tant de mystère quand tout le monde est d'accord? c'est une affaire d'étiquette, sans doute (Tourmant et retournant le billet dans ses mains.) cela est singulier un billet d'amour! (Se décidant tout à coup.) Bast! Fiammetta me le montrera!

Elle va pour sortir; Astolfo l'arrête.

SCÈNE X

ASTOLFO, BIANCA.

ASTOLFO.

Ah! Bianca, que je suis aise de vous trouver seule!

BIANCA.

Bonsoir, Astolfo!

ASTOLFO.

Où courez-vous, Bianca? Eh! mais, que cachez-vous donc là?

BIANCA.

Que voulez-vous que je cache?

ASTOLFO.

Là, dans votre main.

BIANCA.

Là, dans ma main... dans laquelle? ce n'est rien!

ASTOLFO.

C'est un billet, Bianca, je le vois bien!

BIANCA.

Un billet! un billet dans ma main!

ASTOLFO.

A-t-on rien vu de semblable! comment! je vous trouve là, un billet dans la main! je le vois, comme je vous vois! et vous osez me nier!...

BIANCA.

Qui vous dit le contraire?... sans doute, c'est un billet.

ASTOLFO.

Ah! et y aurait-il de l'indiscrétion?...

BIANCA.

Il y en aurait... Bonsoir, Astolfo.

ASTOLFO.

Je ne dormirai pas, Bianca, que je n'aie vu ce billet!

BIANCA.

Vous passerez donc la nuit blanche!

ASTOLFO.

Signora! je tuerai celui qui a écrit ce billet!

BIANCA.

On ne rencontre que des gens que vous avez tués, Astolfo!

ASTOLFO.

Résolvez-vous, signora, à me montrer ce billet ou à ne me revoir jamais!

BIANCA.

Belle menace, qui ressemble à une promesse!...

ASTOLFO.

Adieu donc, signora.

Il s'éloigne.

BIANCA.

Adieu, monsieur.

ASTOLFO, revenant.

Bianca... faites-moi voir l'adresse seulement.

BIANCA.

Rien. Adieu!...

ASTOLFO.

Adieu donc...

SCÈNE XI

LES MÊMES, NICOLO est entré sur les derniers mots.

NICOLO.

Adieu... adieu! on se querelle ici... j'étais sûr d'y trouver Astolfo.

ASTOLFO.

Mon père, c'est Bianca!

BIANCA.

Mon tuteur, c'est Astolfo.

ASTOLFO.

C'est Bianca qui a reçu un billet!

BIANCA.

C'est Astolfo qui veut que je le lui montre!

NICOLO.

Bianca a eu tort de recevoir un billet, et Astolfo de vouloir qu'elle le lui montrât. C'est très mal! Puis-je voir ce billet, signora?

BIANCA.

Le voici, mon tuteur; c'est le secrétaire du prince qui m'a priée de le remettre à Fiammetta.

Bianca va s'asseoir près de la table.

NICOLO, lisant l'adresse.

Il est vrai! à la signora Fiammetta.

ASTOLFO.

Pardon, chère Bianca!

BIANCA.

Oui, oui, je plains fort la femme que vous épouserez.

ASTOLFO.

Au nom du ciel!

BIANCA.

Je la plains, vous dis-je... je suis sûre que je serai très malheureuse.

NICOLO, à part.

Que peut écrire à ma fille ce jeune homme? quel soupçon étrange me passe par l'esprit? (lisant, à part.) Par le ciel! c'est un rendez-vous? Il me semble, ou je meure, que le secrétaire est amoureux de la princesse ma fille! Quelle catastrophe! Si j'éclate, ce maudit secrétaire fera tout rompre pour se venger de moi!

ASTOLFO.

Eh bien! mon père?

NICOLO.

Eh bien! eh bien! (A part.) Cet écervelé gâterait tout! (Haut)
Eh bien! le mariage sera célébré demain matin.

I.

2.

ASTOLFO.

Ah! mon père! quelle joie! j'en perdrai l'esprit.

NICOLO.

Belle perte!

ASTOLFO.

Si le secrétaire n'avait pas réussi dans son ambassade, j'étais homme à lui couper les moustaches.

NICOLO.

Vous n'êtes qu'un spadassin de mauvaises mœurs, mon fils. (A part.) Quel parti prendre en cette extrémité? Mais, d'abord, éloignons Astolfo pour la nuit; car si ce coupeur de moustaches s'apercevait de ce qui se passe, tout serait perdu. (Haut.) Astolfo! mon banquier Malvoglio tient à votre disposition les dix mille écus que vous savez.

ASTOLFO.

Vive Dieu! mon père, j'y cours.

NICOLO.

N'allez pas, au moins, les jouer au trente et quarante.

ASTOLFO.

Oh! mon père. (A part.) Assurément ma veine d'hier doit être épuisée. (Haut.) Bianca, mon âme, adieu! c'est une dette d'honneur.

Il sort.

SCÈNE XII

NICOLO, BIANCA.

NICOLO, à part.

Je respire! il ne contrariera pas mes projets. Maintenant ce billet à son adresse. (Haut.) Bianca!

BIANCA.

Mon tuteur!

NICOLO.

Allez remettre ce billet à Fiammetta. Mais ne lui dites pas au moins que je l'ai ouvert.

BIANCA.

Oh! non, mon tuteur.

NICOLO.

Et revenez me trouver ensuite, je vous prie, Bianca.

BIANCA.

Oui, mon tuteur.

Elle sort.

SCÈNE XIII

NICOLO seul, puis Fabio.

NICOLO, appelant.

Fabio! (Il entre.) Fabio, mon ami, vous passerez la nuit dans le pavillon du concierge; quand mon fils Astolfo voudra rentrer au logis, vous ne lui ouvrirez point... ou demain, je vous chasse. Allez, Fabio. (Il sort.) Couper les moustaches d'un ambassadeur! c'est une violation manifeste du droit des gens! Certes, Astolfo l'aurait fait... si quelque hasard fût venu, par malheur, l'instruire ce soir de la vérité! car, grand Dieu! je ne saurais en douter d'après les termes du billet. Ce rendez-vous, ce soir, ici, à dix heures, c'est en son nom qu'il le demande! Ce secrétaire dépasse ses instructions! il sort des limites du protocole! Si on le laissait faire, il serait capable d'épouser ma fille, plus que Son Altesse ne le lui a commandé. Temporisons... oui: si ma fille vient au rendez-vous, eh bien! Bianca y sera en tiers... et cet obstacle délicat, sans éveil-

ler les soupçons du secrétaire, comme ferait ma présence, écartera tout péril jusqu'à demain. Mais aussitôt après le mariage... j'éclate... et je dévoile tout au prince, mon gendre, et ma foi, s'il ne me croit pas, ce seront ses affaires! Ma fille sera princesse. Mais l'heure de ce rendez-vous approche...

SCÈNE XIV

BIANCA, NICOLÒ.

BIANCA, à part.

C'est singulier, elle ne me l'a pas montré!

NICOLÒ.

Bianca, écoutez-moi; voulez-vous que votre sœur adoptive soit princesse?... En d'autres termes, souhaitez-vous toujours d'être la femme de mon fils?

BIANCA.

J'en passerai par là, monsieur, pour que Fiammetta soit princesse.

NICOLÒ.

Charmant dévouement! eh bien! signora... ce mariage dépend de vous!

BIANCA.

Encore! comment cela?

NICOLÒ.

Oui, signora... Il suffit que vous ayez l'obligeance de demeurer en ce salon toute la soirée.

BIANCA.

La tâche est aisée!

NICOLÒ.

Oui... mais il faut encore que vous ne bougiez pas d'ici...

quelles que soient les personnes qui vous y viennent troubler.

BIANCA.

Je n'en bougerai point.

NICOLO.

On voudra peut-être vous éloigner.

BIANCA.

Qu'on s'en avise!

NICOLO.

Si vous quittez la place... point de mariage.

BIANCA.

Mais... mon tuteur... je ne puis comprendre...

NICOLO.

C'est un secret! Je crois entendre... oui... c'est l'heure...
(A demi-voix.) Signora... point de faiblesse!

BIANCA.

Vous me retrouverez ici... mon tuteur... morte ou vive.

NICOLO.

Chut!... on vient. Je me sauve.

Il sort par le fond sur la pointe du pied.

SCÈNE XV

BIANCA, FIAMMETTA entrent.

BIANCA, sans voir Fiammetta.

Mais qu'est-ce donc? (L'apercevant.) Fiammetta!

FIAMMETTA, à part.

Bianca!

BIANCA, s'asseyant résolument.

Voyons-la venir.

FIAMMETTA.

Tu es ici, Bianca?

BIANCA.

Comme tu vois, Fiammetta.

FIAMMETTA.

Je te croyais couchée.

BIANCA.

C'est comme moi, je te croyais endormie.

FIAMMETTA.

Bonsoir, Bianca.

BIANCA.

Bonsoir, Fiammetta.

FIAMMETTA.

Tu ne viens pas?

BIANCA.

Je suis si bien là, dans ce fauteuil!

FIAMMETTA.

Pourquoi donc veux-tu rester ici?

BIANCA.

Pourquoi donc veux-tu que je n'y reste pas?

FIAMMETTA.

Qu'as-tu donc contre moi, ma sœur?

BIANCA, courant à elle.

Oh! rien, rien, chère Fiammetta.

FIAMMETTA.

Est-ce que tu attends quelqu'un?

BIANCA.

Mais non, personne; et toi?

FIAMMETTA.

Moi? qui veux-tu que j'attende? quelle plaisanterie!
pourquoi me demandes-tu cela?

Miller entre au fond.

BIANCA.

Ah! je ne l'attendais pas, au moins!

FIAMMETTA.

Ni moi, je te jure.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, MILLER.

MILLER, s'arrêtant un moment étonné, à part.

Toutes deux!... si cela est une trahison... il s'agit de lui faire bonne mine! (Il s'avance d'un air délibéré.) Mesdames, vous me voyez confus, je me suis égaré dans ce palais, que je ne connais pas, voilà le motif de mon indiscretion; mais ce qui aggrave singulièrement ma faute, c'est que j'aimerais mieux maintenant ne me retrouver jamais que de ne m'être pas perdu, comme j'ai fait; on ne se sauve pas plus agréablement que je me perds!

BIANCA et FIAMMETTA, saluant gravement.

Monsieur le secrétaire!

MILLER.

Hélas! je vois bien qu'il faut que je me retire: car je devine toute l'étendue de mon crime. J'ai interrompu, n'est-ce pas? quelqu'une de ces douces confidences qu'échangent deux sœurs, la veille de leur double mariage.

BIANCA.

Oh! point du tout, monsieur, nous n'en parlions pas.

MILLER.

Signora, sauf le respect que je vous dois... je suis persuadé du contraire.

FIAMMETTA.

Véritablement, vous avez tort.

MILLER.

Convaincu du contraire, mesdames, au point que je vous répéterais mot pour mot votre entretien... si je l'osais.

BIANCA.

Vous seriez fort aimable de l'oser.

FIAMMETTA.

Assurément.

MILLER, entre les deux jeunes filles, parlant à toutes deux.

Comment pourrais-je rendre toute la grâce de vos paroles, signora Bianca, quand vous disiez : O ma sœur, c'est un rêve ! être unie à l'homme avec qui l'on a partagé ses premiers plaisirs, et ses premières larmes !... avoir tous deux les mêmes souvenirs jusque dans notre plus lointain passé !... Et que ne puis-je répondre... signora Fiammetta, avec votre voix touchante : Oui, ma sœur, mais ne suis-je pas aussi bien heureuse ? car il n'est pas moins doux cet amour qui, d'un seul regard, nous révéla tout entiers l'un à l'autre ; nous aurons aussi le même passé, car notre passé commence à notre premier regard, et toute l'histoire de notre vie, c'est celle de notre amour.

FIAMMETTA.

Et, puisque vous devinez si bien, monsieur le secrétaire, que dirait, par exemple, Astolfo à Bianca ?

MILLER.

Mon Dieu ! ce qu'il lui répète chaque jour, et ce qu'elle ne se lasse pas d'entendre ; me tromperais-je, signora ?... Oh ! Bianca, que vous êtes belle ! le feu de vos yeux, et la lumière du soleil s'éteindront avant mon amour !... n'est-ce pas cela ?

BIANCA.

Et que dirait le prince à Fiammetta, monsieur l'ambassadeur ?

MILLER, plus sérieux.

Il se mettrait à genoux pour lui dire : Fiammetta, je vous aime comme un fou, comme un enfant qui vient de lire son premier roman ; je vous aime d'un amour que je raillerais dans un autre : je suis jaloux, oui, Fiammetta, de mon nom et de mon rang, qui peuvent m'enlever une part de votre cœur ; si vous aimez en moi autre chose que votre amant, que votre époux... adieu!... si vous n'êtes pas prête à me suivre déshéritée de mes États, comme je vous suivrais déshéritée de votre patrimoine... Adieu, Fiammetta!

BIANCA.

Ah! l'excellent prince!

MILLER.

Et que répondrait la signora?

FIAMMETTA.

Elle suivrait le prince déshérité.

MILLER.

Eh bien! (A part.) Encore une épreuve! (Haut.) Eh bien! maintenant que je connais, à n'en pouvoir douter, l'état de votre cœur... je puis tout vous déclarer, mesdames, ce double mariage, qui ferait tant d'heureux, je le vois, hélas! presque impossible! la signora Bianca peut seule raccommo-der les choses...

BIANCA.

Toujours! mais que puis-je faire?

ASTOLFO, dans la coulisse.

Corps Dieu! mort de ma vie! je vous les assommerai tous de la belle manière!

FIAMMETTA, courant à la fenêtre.

Quel est ce bruit? c'est la voix de mon frère!

ASTOLFO, dans la coulisse.

Je prétends faire un massacre général de tous ces drôles!

FIAMMETTA.

Mais nous expliquerez-vous?...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ASTOLFO, entrant par la fenêtre.

ASTOLFO.

Rien ne m'arrêtera, vous dis-je; il faut qu'ils me passent par les mains!

FIAMMETTA.

Mais encore, mon frère, dites-nous...

ASTOLFO.

Je revenais, ma sœur, de perdre... je veux dire de toucher les dix mille écus que je dois... je veux dire, que je devais; enfin, pour une raison ou pour une autre, j'étais de fort laide humeur, je heurte à notre porte, motus... je redouble... rien... je prends une pierre et je la lance dans la fenêtre du concierge... pas davantage... alors, exaspéré, je vous fais des pieds et des mains un sabbat à réveiller un juge... que dis-je? un président!... point de réponse! Y a-t-il, je vous le demande à tous, assez de gourdins au monde pour les épaules de ces faquins-là?

MILLER.

Enfin, monsieur, Dieu merci, vous voilà!

ASTOLFO.

Oui, monsieur; j'ai l'honneur de vous saluer, je ne vous avais pas aperçu... oui, par bonheur, j'avais là tout près, chez une vieille femme du nom de Béatrice, une échelle de soie, dont j'ai coutume...

BIANCA.

Dont vous avez coutume?...

ASTOLFO.

De ne pas me servir, mais que j'ai par mode, comme on porte des éperons sans avoir de cheval. Bref à l'aide de mon petit laquais, qui est en bas, dans le jardin, je suis monté, et me voilà... Mais, pardon, il faut que j'aie le cœur net à l'endroit de ce maraud de concierge.

Il veut sortir.

MILLER, l'arrêtant.

Monsieur... monsieur... en vérité je devine tout : c'est le seigneur, votre père, qui aura donné l'ordre de ne pas vous laisser rentrer.

ASTOLFO.

Mon père ! et pourquoi ?

MILLER.

Parce que, voulant rompre ce mariage auquel vous prenez tant d'intérêt, il ne s'est pas soucié de votre présence.

ASTOLFO.

Rompre ce mariage !

MILLER.

Sans doute, son orgueil plébéien a repris le dessus, et je suis à peu près congédié avec Son Altesse, à l'heure qu'il est. C'est de quoi j'entretenais ces dames.

BIANCA.

C'est la vérité.

ASTOLFO.

Mais savez-vous, monsieur le secrétaire, que si ce mariage ne se fait pas, je perds Bianca en même temps ?

MILLER.

Je le sais.

ASTOLFO.

Et aucun moyen...

MILLER.

Il en est un, monsieur, qui serait efficace, et qui dépend de vous.

ASTOLFO.

Quel est-il ?

MILLER.

Conduisez avec moi votre sœur à une lieue de Rome, dans une villa du prince...

FIAMMETTA.

Jamais, monsieur, jamais!

ASTOLFO.

Monsieur... mais je ne puis comprendre... cela m'a tout l'air d'un enlèvement...

MILLER, souriant.

Un enlèvement... en famille... qui ne saurait nuire à la réputation de personne... qui doit assurer votre bonheur à tous... et celui de votre père lui-même... que nous rendrons heureux malgré lui... D'ailleurs... La signora Bianca aime assez sa sœur adoptive pour nous accompagner.

ASTOLFO.

Hé! vous avez raison, monsieur, c'est notre bonheur à tous... Je vous enlève, ma sœur!

Fiammetta hésite et baisse les yeux.

ASTOLFO, la priant.

Avec moi, ma sœur, et avec Bianca!

BIANCA.

Mais...

ASTOLFO.

Avec Fiammetta et moi, chère Bianca. Mais le moyen de sortir?... Hé! mon échelle de soie! Pstt! pstt! mon petit laquais est là!

MILLER, à Fiammetta.

Vous consentez, chère Fiammetta... Oui, oui, laissez-vous conduire!

FIAMMETTA.

Mon frère, c'est vous qui le voulez au moins!

ASTOLFO.

Je suis votre aîné... je vous l'ordonne, ma sœur! Bianca, je vous en prie... Point de retard... partons!

MILLER, observant Fiammetta.

Partons.

Ils vont vers la fenêtre.

FIAMMETTA.

Mon Dieu! je suis morte de peur!

BIANCA.

La belle nuit qu'il fait!

Ils sont tous à la fenêtre quand Nicolo entre par le fond.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, NICOLO.

ASTOLFO et FIAMMETTA.

Mon père!

BIANCA.

Mon tuteur! est-ce que nous allons l'enlever aussi, monsieur le secrétaire?

NICOLO, avec éclat.

M'enlever! C'était un enlèvement! Mais on ne m'en donne pas à garder à moi, monsieur l'homme de confiance de Son Altesse!... Oui, Astolfo, cet homme aime Fiammetta! et il voulait l'épouser lui-même tout à fait!...

ASTOLFO.

Monsieur!

MILLER.

Seigneur Rienzi, puis-je espérer de voir bientôt figurer le portrait de mon grand-oncle, l'empereur, à côté de celui du tribun votre aïeul, dans le cabinet de mon surintendant des finances?

NICOLO.

Grand Dieu! c'était donc... vous étiez... Ah! mon

prince... et moi qui... Souffrez que je baise cette main qui régente les peuples... Mais pourquoi cette ruse, ce déguisement?...

FIAMMETTA.

Monsieur...

MILLER.

Chère Fiammetta, me pardonneriez-vous cette épreuve?

NICOLO.

Elle vous pardonne, Altesse, elle vous pardonne!

FIAMMETTA, bas, à Nicolo.

Cher père... je me doutais que c'était le prince...

NICOLO.

Chut! n'allez pas le lui dire, au moins. (A part.) Mais qui diantre aussi se serait avisé de reconnaître un prince qui marche sans être accompagné de ses gardes? Cela choque toutes les idées reçues.

FIN DE UN BOURGEOIS DE ROME.